Oh ! oui, cette goûle était bien imaginée ; un infernal esprit d'observation et de prévoyance avait présidé à la construction de ce cabanon tout spécial.

Impossible d'attenter à ses jours, impossible de se briser la tête contre ces tentures tressées qui cédaient avec une élasticité molle sous le moindre effort, mais reprenaient leur immobilité et affirmaient leur incomparable force de résistance.

Un instant, cependant, en prêtant l'oreille, Fabienne crut percevoir la voix du docteur. Il criait, il interrogeait de toute la force de ses poumons.

Vains efforts. De sa gorge déchirée, il lui fut impossible d'arracher aucun son.

— A moi, docteur !... Monsieur Minières, à moi !... Fabienne !...

Sa voix sourde, inarticulée, éteinte, ne pouvait parvenir jusqu'à ceux qui, d'instinct, tentaient de la retrouver et de la suivre.

Les hurlements des ours, pendant ce temps, faisaient un sabbat du septième enfer.

Puis, l'énorme voiture oscilla sur elle-même, et... trépidant, se mit en marche... On partait,

— Oh ! cette fois, murmura Fabienne, je suis à jamais perdue pour ceux que j'aime !

Et de nouveau elle s'abattit sur sa couchette et sanglota amèrement.

L'attelage marchait vite, mais la maison roulante était admirablement suspendue, et les cahots se produisaient sans à-coups, sans violences.

Des heures s'écoulèrent encore, et bientôt, aux tiraillements de son estomac, la jeune fille fut obligée de reconnaître qu'elle avait excessivement faim. Bien à tort, elle se le reprocha. Chez la créature, jeune surtout, la nature ne perd jamais ses droits.

En même temps Fabienne constatait qu'une tablette était horizontalement sortie de la paroi de cuir, et que sur cette tablette se trouvait un perdreau froid, de la confiture d'ananas, des fruits, et une carafe d'excellent vin.

Elle ne résista pas longtemps à cet envoi si succulent et mangea d'excellent appétit, se disant avec juste raison :

— Jusqu'ici personne ne m'a fait de mal, ne m'a violentée, ne m'a fait subir aucune souffrance... Il est probable que l'on n'en veut pas, pour l'instant, à mes jours. Alors elle céda à la faim dévorante qui la tenaillait et termina jusqu'au bout son repas...

Puis, fatiguée, rompue, elle s'étendit bientôt sur sa moelleuse couchette, et s'endormit de ce sommeil que connaissent seuls les joueurs et les malheureux.

Lorsqu'elle se réveilla, elle se trouva face à face de l'épouvantable réalité.

— Que peuvent-ils se dire ? se demanda-t-elle, certainement ils me croient morte !...

Alors elle s'indignait contre Maurice son fiancé.

Il aurait dû, d'instinct, connaître ses ravisseurs, leur courir sus, la délivrer !

Puis, elle comprit combien elle était injuste.

— Pauvre garçon, murmura-t-elle, ce qu'il doit être malheureux ! ce qu'il doit souffrir !... Et ma mère... et mon père !...

Elle ne se résignait pas à son misérable sort, non, mais elle ne luttait plus désespérément contre sa destinée.

— Mon Dieu ! protégez-moi !

Cependant faisant de nouveau appel à sa force de caractère, elle réfléchit à son malheur et à sa fantastique situation.

L'espace, le temps se perdaient déjà dans son esprit. Depuis combien d'heures était-elle séparée des siens ?... Elle n'aurait pu le dire. Elle avait dormi, elle avait vécu... Combien de temps ?

Dans son émotion, elle avait oublié de remonter sa montre... Encore un souvenir de Maurice... Une merveille, que ce petit chronomètre, à double boîtier, émaillé en bleu, avec un gros diamant au milieu de l'azur.

— En tout cas, se dit Fabienne, ce ne sont pas des voleurs... Autrement, on m'eût enlevé cette montre d'abord... puis...

Ses yeux se portaient sur ses bagues... Elle en avait cinq à l'annulaire de la main droite, trois au médius, et encore cinq à la main gauche. Que de présents, que de jours de fête, lui rappelaient tous ces anneaux et toutes ces pierres !

Sa première bague, un anneau d'or guilloché, sa mère la lui avait passée au doigt le jour de l'anniversaire de ses quatre années.

Combien heureuse... Elle s'en souvenait de cette joie enfantine, l'une des premières.

Pendant bien des jours, elle ne pouvait détacher ses yeux de ce jonc tressé sur le chaton duquel se lisait en lettres gothiques gravées en creux : " Fabienne ".

Une autre bague, deux grosses perles, le soir de sa première communion.

Puis un diamant et un rubis balais, deux rangs de diamants et de saphirs... Une topaze seule. Une autre accompagnée de roses. Des émeraudes. Oh ! gâtée, gâtée entre toutes. Chaque anneau lui

rappelait une date, un jour heureux. Enfin, une aigue-marine, la pierre qui, dit-on, porte bonheur, et la bague de fiançailles, un saphir étoilé, entouré de diamants.

Et, en souvenir peut-être de la première de toutes qui portait son nom en entier, Fabienne avait tenu à ce que les autres fussent marquées également soit de son chiffre, soit de son prénom même.

Et elle les regardait avec attendrissement passant en revue son si heureux passé, son enfance, sa prime jeunesse.

Dans la poche de sa robe, elle retrouvait également sa bourse, à maille d'or souple et qui comptait une dizaine de louis, ainsi que quelques pièces de menue monnaie.

Tout cela était intact. Donc, elle y revenait encore, le ou les ravisseurs n'étaient pas des voleurs.

Cette constatation ne la rassura point... Elle se savait belle, adorablement belle, et cette beauté superbe, hors pair, ne constituait-elle pas pour elle le plus terrible des dangers !

Alors son imagination se perdit en de fantastiques conjectures.

Elle avait bien lu, en son enfance, de mirifiques contes, où des princesses étaient enlevées pour le compte de grands seigneurs tures, égyptiens, persans, hindous.

Elle se souvint d'un grand bal de charité à l'Hôtel-Continental, où elle avait été admirée avec une obstination persistante par un maharajah couvert de pierreries.

Elle se souvenait parfaitement de ce prince, légèrement safrané, mais très beau, malgré cette teinte ; l'air mauvais, l'œil oblique, foncièrement fourbe et cruel.

Il l'avait suivie durant tout le cours de cette soirée, la regardant danser et bostonner, avec une fixité farouche.

Puis, le lendemain, elle l'avait aperçu encore à travers Paris, son coup émbôtant le pas au landeau de louage dans lequel M. Chaligny, sa femme et Fabienne faisaient de nombreuses courses.

Il y avait de cela plus d'un an. Mais, une fois, à Nice, sur la promenade des Anglais, elle croyait bien avoir croisé, une fois encore, le prince, vêtu d'une tunique d'un bleu sombre, et, à son aspect, dans ses yeux énamourés avait brillé une flamme ardente.

Depuis, elle ne l'avait plus rencontré.

Était-ce lui ?

Ces Tziganes bronzés n'étaient-ils pas des Hindous travaillant pour le compte de ce damné sauvage ?

Un autre souvenir frappait encore son esprit.

Elle se remémorait un Américain, un Yankee excentrique. Une richesse folle, tout comme les Mackay et les Vanderbilt, disait-on de lui. Fortune royale faite au moyen des pores de Chicago.

C'était un Kentuckien, grand, rouge, avec des pieds et des mains énormes, un teint d'un rouge de brique, illuminé par deux petits yeux de chat.

Et on racontait de lui des histoires étranges. Un jour, voyageant sur un plaisir-boat, par le travers du Tréport, il était descendu à terre, et là, frappé au cœur par une superbe fille du terroir, une très belle pêcheuse de la côte, il en est de merveilleuses de Boulogne à Dieppe ; on rencontre parfois sur le sable ou les roches de ces gemmes ignorées.

Et bel et bien, un soir, la belle lui résistait, ou se faisant tirer l'oreille, il l'avait fait enlever par ses matelots.

Et, à coup de bank-notes, il avait étouffé l'affaire ; un homme à lui, allant trouver la famille et lui versant une véritable fortune.

Et pendant de longs jours, ce répugnant Yankee l'avait obéï de ses fastidieux hommages.

En fin de compte, les bohémiens, les montreurs d'ours avaient travaillé pour le compte de quelqu'un... Mais, qui ?...

Fabienne, envoyant tout son cœur, avec l'expression de son ardent amour à Maurice de Prévannes, se disait qu'elle préférerait cent fois la mort plutôt que d'appartenir à un autre qu'à l'élu, au choisi de son âme.

Se tuer !... C'était bientôt dit... Encore, fallait-il en avoir le moyen.

Et, elle avait beau jeter les yeux autour d'elle, elle ne pouvait parvenir à découvrir un objet quelconque qu'elle pût, à l'occasion, transformer en arme suffisante pour se donner la mort.

C'est alors qu'elle comprit combien avaient été poussées jusqu'à la dernière limite les précautions prises contre elle.

Pas un objet de toilette en acier, tels que limes, ciseaux, outils à ongles. De simples pierres ponce devaient suffire à cet office. Le lavabo était en métal, pas un verre, des gobelets en argent, assez épais pour ne pouvoir être martelés par ses faibles doigts.

Pas une porcelaine que l'on aurait pu briser et avec le tranchant de laquelle on serait parvenu à pouvoir s'ouvrir les veines.

Rien ! rien ! pour lui servir le cas échéant... Rien !

Et voilà que tout d'un coup Fabienne poussa un véritable cri de joie.

Elle la tenait, cette arme, elle la possédait, celle qui pourrait lui donner, en face du déshonneur, la liberté de mourir.

Et elle porta la main à son opulente chevelure, et les abondantes